



L'auteur en compagnie d'un Indien Oyampi, village de Camopi, en Guyane française. Les objets sont une hache de pierre et un casse-tête.



Amazonie

Je voulais retrouver l'Indien en moi

Rêvant de vivre parmi les Indiens d'Amazonie, Pierre Dubois s'est un jour retrouvé face à face avec trois hommes aux visages peints, armés d'arcs et de flèches. C'était il y a plus de trente ans, le début d'une belle histoire...

Photographies Pierre Dubois Propos recueillis par Pierre Rouyer

Cette jeune femme qui pagaye à l'arrière d'une pirogue, dans quelles circonstances l'avez-vous photographiée?

Il s'agit d'une Indienne Wayana. Nous naviguons sur un bras du Paru d'Oeste, tout au nord du Brésil. Avec son mari, nous allions chercher un très grand arbre, le fromager* afin d'y découper un *marouana*, un grand disque de bois appelé ciel de case, utilisé pour décorer le sommet des maisons. C'était ma première expédition en Amazonie, en 1972-1973.

Vous aviez alors 23 ans. Qu'est-ce qui vous a poussé à réaliser cette première expédition en Amazonie? Quelle expérience aviez-vous du voyage?

Rien dans ma famille ne me prédestinait à vivre ça, mais j'ai très vite ressenti que la Suisse était

trop petite. J'ai d'abord voyagé en Afghanistan, en Turquie, en Iran. Mais l'Amazonie m'attirait. J'avais envie de rencontrer des Indiens. J'ai alors commencé à fabriquer des caisses en bois afin d'emporter tout mon matériel: caméra 16 mm, bobines de films, cordes, scies, nourriture de base, hamac et fusil, ainsi que 40 kg de perles de couleur pour les Indiens comme monnaie d'échange. Puis j'ai pris le bateau à Marseille, pour la Guyane.

Quel a été votre premier contact avec les Indiens d'Amazonie? En quoi ce premier contact a-t-il été déterminant?

Cela faisait trois jours que je marchais seul dans la jungle, au Surinam, sur une piste indienne, avec l'intention d'entrer au Brésil, quand j'ai rencontré

**Ceiba occidentalis*, également appelé kapokier.

Page de gauche:

Photographie réalisée lors de la première expédition de Pierre Dubois en Amazonie, dans les années soixante-dix. La jeune femme est une Indienne Wayana. Elle porte des perles données par l'auteur.



Venezuela. Comme surgie d'un autre temps, cette scène montre un groupe de Yanomamis qui s'est réfugié près du rio Ocamo, affluent de l'Orénoque, après avoir fui l'attaque d'un autre clan. En Guyane française, un jeune Wayana s'initie à la pêche dans les eaux du fleuve Tampok.



Combien d'expéditions avez-vous organisées parmi les Indiens d'Amazonie? Comment se déroule votre existence parmi eux?

Je ne compte pas mes expéditions, peut-être une vingtaine. La dernière fois, c'était en 2004. Je me suis trouvé parmi les Oyampis, en Guyane française. Quand je suis là-bas, je vis comme eux, je mange, je m'habille comme eux, je navigue dans leurs pirogues, je dors dans leurs maisons. L'Indien pêche, chasse, s'occupe de son jardin, de sa maison (*maloca*). La vie indienne est paisible. Une fois la subsistance assurée, la sécurité garantie, on se met dans un hamac, à rêver, à jouer de la flûte, à palabrer. Le soir, je prends des notes. A d'autres moments, je filme ou je photographie. Les premiers jours, lorsque j'arrive, je suis une distraction pour eux, puis ils ont vite fait de s'accoutumer à ma présence. J'aime trouver ma place parmi eux. Et ils m'ont confié qu'ils aimaient bien me voir chez eux.

Quelles sont les contraintes d'une expédition en Amazonie?

Sur la rivière, tant qu'il n'y a pas de rapides et que l'on est porté par le courant, tout va bien. Mais dès qu'il faut faire du portage, ça se complique. Il faut amener la pirogue à terre, la porter ainsi que tout le matériel à travers l'enchevêtrement de la végétation. Ça prend parfois un temps énorme pour progresser de quelques centaines de mètres. Puis finalement on remet l'embarcation à l'eau, et une heure plus tard, un nouvel

(suite en page 76)



Page de droite: Un homme de la même tribu, avant de chasser, bande son arc vers le ciel, marquant ainsi sa reconnaissance envers le soleil.

Quand je suis là-bas, je vis, je mange, je m'habille comme eux

Filmographie de Pierre Dubois consacrée à l'Amazonie

Amazonie, mes premiers Indiens – 1 h 15 – 1973.

Le Brésil et ses aventuriers, les Caboclos – 1 h 20 – 1978.

Grand prix du Festival du film de voyage de Royan (France).

La transamazonienne, Perimetral Norte – 52' – 1986.

L'aventure du fleuve Amazone – Des Andes à l'Amazonie – 7 mois pour 7000 km d'aventure –

1 h 20 – 1989. Primé au Festival international du film alpin des Diablerets (Suisse).

Amazonie interdite – Sur les traces de Raymond Maufrais – 74' – 1993.

Brésil-Venezuela – Jonction Orénoque-Amazone – 1000 km et 14 mois d'expédition – 1 h 20 – 1999.

Image du bas:

La route Perimetral Norte devait relier le Brésil aux pays de la côte Pacifique. Le chantier fut abandonné, non sans avoir altéré gravement la vie des populations indigènes.



Ci-dessous:

Vue aérienne d'un des innombrables villages indiens en Amazonie. Il s'agit du village d'Elaé au bord du fleuve Tampok, Guyane française.

(suite de la page 74)

obstacle vous force à revenir à terre. C'est ça le rythme d'une expédition, et il faut aimer les difficultés. Il y a huit ans, sur le Cassiquiare, entre l'Orénoque et le rio Negro, notre pirogue s'est retournée alors que nous tentions de passer des rapides. Nous avons pu rejoindre la rive à la nage, mais la plus grande partie du matériel était perdue. C'est dans ce genre de situation que vous voyez avec quels coéquipiers vous vous trouvez, ceux qui craquent, ceux qui tiennent. De leur côté, les Indiens n'ont pas l'habitude de porter des charges lourdes, et ils préfèrent rester sur l'eau. Mais quand la pirogue est très chargée, ce n'est pas toujours possible.

Quelles perceptions avez-vous lorsque vous progressez dans la forêt?

Il y a partout des choses à voir. C'est un milieu extraordinairement vivant, au fond sonore puissant, avec les insectes, les batraciens, les singes, les oiseaux. Mais c'est quand il y a un orage que vous prenez vraiment la mesure des éléments. Le vent se lève brusquement, la rivière se gonfle, il commence à faire frais. Le ciel devient tout noir, et l'on entend au loin la pluie qui arrive. Puis le vent cesse, et la pluie est là, un déluge, une sorte d'Amazone verticale. Il y a des éclairs, ça tonne. Il fait de nouveau chaud. Le niveau de la rivière monte à vue d'œil. Ça peut durer 20 minutes, une heure, deux heures. C'est très impressionnant, plus fort qu'en montagne. Puis l'orage s'en va plus loin. Il y a toujours un endroit où il pleut en Amazonie. La pluie fait peur à l'Indien. Depuis son abri, il la regarde attentivement.

Il est dit que les Indiens d'Amazonie entretiennent une relation harmonieuse avec l'environnement. Pouvez-vous confirmer cette qualité?

Ça ne se discute pas! Cela fait des dizaines de milliers d'années qu'ils vivent dans tout le bassin amazonien de la pêche, de la chasse, de la cueillette, sans épuiser leurs ressources naturelles. Il suffit d'observer la manière dont ils font leurs cultures. Après avoir délimité un arpent de forêt, ils abattent les arbres, brûlent la végétation sèche, puis plantent sur les cendres. Au bout de trois ans, quand les pluies ont lessivé le sol, ils vont faire leurs jardins plus loin. Cinq ans plus tard la forêt aura repoussé, il n'y aura plus une trace. C'est une évidence que les Indiens savent vivre en totale symbiose avec la grande forêt amazonienne.

Certains Indiens que vous avez rencontrés en Amazonie vivent pour la plupart dans un grand dénuement. Avez-vous ressenti le besoin de les aider matériellement?

Qu'est-ce que vous appelez dénuement? Vous voudriez qu'ils soient vêtus comme nous, qu'ils mangent comme nous, qu'ils consomment comme nous? La vraie pauvreté se trouve dans les villes.



La musique des Indiens s'inspire directement de la nature. Ici, un Oyampi souffle dans une trompe tout en frappant le sol avec un bâton. Sous l'effet du «cachiri», manioc macéré légèrement alcoolisé, une nouvelle danse est partie. Elle va durer des heures. C'est la danse du tapir.

L'enfant, effrayé par la présence du Blanc, se cache contre sa mère, une Indienne Oyampi du village de Molokotope, près du rio Couk, un affluent du rio Jari, au Brésil.



A São Paulo, il y a des millions de personnes qui vivent dans des bidonvilles. En ce qui me concerne, je l'ai dit, lorsque je vais à la rencontre des Indiens, je leur apporte des ustensiles de base, des machettes, des pots de cuisson, ainsi que des perles. Aussi longtemps qu'il n'est pas déraciné, l'Indien possède de grandes richesses. Ces richesses sont dans la forêt et dans les rivières, mais aussi dans sa pensée, dans ses liens communautaires, dans ses connaissances du milieu naturel dans lequel il vit. D'autre part, sur le plan sanitaire, le gouvernement s'efforce souvent de permettre aux Indiens d'avoir accès aux soins.

Ces sociétés amazoniennes peuvent-elles, selon vous, adopter des éléments du modernisme occidental sans pour autant corrompre leur identité? Ou le processus d'acculturation vous semble-t-il inexorable?

Certains Indiens ont compris notre mode de pensée, notre fonctionnement. Leurs représentants viennent désormais plaider la cause indigène aux Nations Unies à Genève. Ils veulent prendre en main leur destinée, redevenir maîtres de leurs

Aussi longtemps qu'il n'est pas déraciné, l'Indien possède de grandes richesses

territoires. Le gouvernement a pris des mesures pour les protéger. Vous ne pouvez plus pénétrer dans les territoires indiens comme par le passé. Malgré cela, malgré ce réveil de la conscience indienne, je crois que c'est une cause désespérée. Est-ce que la jeunesse indienne voudra vivre dans la nudité? Pourquoi l'Indien n'aurait-il pas le droit de désirer et de posséder un fusil comme le Blanc ou un moteur pour sa pirogue? Le processus d'acculturation est en marche depuis la venue de Christophe Colomb. La dernière fois que j'étais en Amazonie, un vieux chaman s'est confié à moi. En espagnol, il m'a expliqué qu'il n'avait pas de successeur, que sa tradition allait se perdre.

Vous sentez-vous proche des ethnologues, du moins ceux qui, comme vous, se rendent sur le terrain et font de longs séjours parmi ces sociétés traditionnelles?

Nos approches sont contradictoires. L'ethnologue doit obtenir des réponses à des questions précises et tenter d'analyser ce qu'il voit et entend. Moi je suis plutôt dans l'admiration, pas dans la quête scientifique. Lorsque je me trouve

Ci-contre:

Tournage d'un film lors d'une expédition emmenée par Pierre Dubois entre les bassins du Maroni et de l'Oyapock.

Image du dessous:

Twalinké, chef du village de Bona, sur le rio Paru d'Oeste, fut pendant des mois le principal informateur de l'auteur parmi les Indiens Wayanas.



avec les Indiens, je cherche à me rapprocher d'eux, à m'imprégner de leur sensibilité, de leur façon d'agir, de vivre et de penser. Je veux retrouver l'Indien en moi. Je n'éprouve pas le besoin d'analyser. D'autre part, lorsque vous débarquez dans un endroit où il y a un ethnologue, il vous fait vite comprendre que vous êtes sur «son» terrain.

Il vous est arrivé à plusieurs reprises de rencontrer des missionnaires. Comment considérez-vous leur présence parmi les Indiens?

Fondamentalement, avant même le soutien qu'il peut apporter à une société indienne, le but du missionnaire est de faire croire à l'Indien que son dieu est meilleur. A un moment donné, l'Indien croit ce que dit le missionnaire, et il finit par abandonner ses croyances. Je ne pense pas que les Indiens aient besoin de ça. Je préfère leur dire que les esprits qu'ils voient sont les plus beaux.

Les sociétés indiennes pratiquent des rituels magico-religieux. Avez-vous eu accès à cette dimension spirituelle? Qu'en avez-vous retiré?

Ce qui me plaît chez les Indiens c'est que les esprits sont présents partout dans la nature, dans le contexte de la vie quotidienne. J'aime cette simplicité dans la croyance religieuse. Pour ce qui est des rituels, oui, chez les Yanomamis, il m'a été donné de prendre part à un repas funéraire, au cours duquel j'ai mangé les os broyés d'un défunt. Mais je n'avais pas conscience de la dimension religieuse. J'étais trop impressionné par la cérémonie, et je me faisais tout petit au fond de l'assemblée. Plus tard, les mêmes Indiens m'ont fait consommer leur poudre hallucinogène. Ils vous soufflent ça dans les narines avec un tube. Ça monte directement au cerveau. J'ai été complètement assommé, et il m'a fallu deux ou

Les esprits
qu'ils voient
sont les
plus beaux

trois jours pour me remettre. C'était trop violent pour être beau.

Avez-vous l'intention d'aller un jour revoir les communautés indiennes qui vous ont accueilli?

Je ne sais pas si je reverrai jamais les Indiens que j'ai eu l'honneur d'approcher. Certains sont morts, comme Twalinké, le chef du village Wayana où j'ai vécu plusieurs mois. Et puis, l'Amazonie est très variée, il y a d'autres endroits que j'aimerais découvrir, en particulier une vallée encore non explorée au Venezuela. Mais ces expéditions sont coûteuses, et je dois consacrer beaucoup de temps à la préparation de mes films, ainsi qu'aux cycles de conférences que je présente. Finalement, il n'y a pas que l'Amazonie, car je travaille aussi depuis plusieurs années en Afrique de l'Est, parmi les Massaïs. Mais c'est une autre histoire. ■